

L É O N H A R M E L

**Congrès des patrons du Nord à
Mouveaux, les 15 et 16 juillet 1894.**

**Extrait du Compte rendu
sténographié, publié au milieu de
novembre 1894 par le Bureau du
Congrès**

Reims, Imprimerie coopérative de Reims (N. Monce, dir.)

1894

CETTE ÉDITION

Le texte est reproduit en entier, d'après l'édition de 1894. Il a été recomposé dans l'esprit de l'original : pages de titre et titres suivent la mise en page du livre. L'orthographe et la ponctuation de l'époque sont conservées ; 3 coquilles évidentes de l'imprimeur ont été corrigées.

Les notes numérotées sont celles de l'ouvrage ; elles sont numérotées ici à la suite, du début à la fin.

Léon Harmel, le Bon Père du Val-des-Bois

leonharmel.com

Transcription établie d'après l'exemplaire numérisé par la Bibliothèque municipale de Lyon (numelyo). BmLyon | numelyo (SJ SS 477/334, 6), Licence Ouverte.

Document original : https://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_00GOO0100137001105582014

Version du 1er octobre 2026.

CONGRÈS DES PATRONS DU NORD

A MOUVEAUX, les 15 et 16 Juillet 1894

Extrait du Compte Rendu sténographié, publié au milieu de Novembre 1894, par le Bureau du Congrès.

(On sait à quelles violentes attaques M. Léon Harmel a été en butte à l'occasion des paroles qu'il a prononcées durant ces réunions. Leur publication telles que les donne le Bureau du Congrès, est la meilleure réponse à ce flot d'injures.

Le lecteur jugera.)

.....

M. Harmel. — Il faut affirmer bien haut la nécessité de ces *Cercles d'études*. Partout, jusqu'à ces derniers temps, on disait qu'il ne fallait pas soumettre certaines questions à l'ouvrier... mais les ouvriers ont les mauvais journaux tous les jours entre les mains : nous n'avons rien à leur apprendre ; ils savent tout, seulement ils savent tout à rebrousse-poil, en dehors de tout sens commun. Dès lors, est-il possible de demander s'il est utile de leur apporter des lumières ? Dans certains Cercles catholiques d'ouvriers, j'ai trouvé de parfaits chrétiens qui étaient socialistes jusqu'à la moëlle des os ! C'est qu'on n'avait jamais voulu leur enseigner ces vérités qu'on ne trouve ni dans les sermons, ni dans le catéchisme. Il faut donc faire l'éducation du peuple, de l'homme de trente à cinquante ans, qui est électeur et qui forme la nation ; sinon, il élira de mauvais députés, parce qu'il ne connaîtra rien de ce qu'il doit savoir et cela parce que nous ne l'avons pas enseigné.

Vous me direz qu'il y a des questions dangereuses pour les ouvriers ? Eh bien ! prenez-en une, n'importe laquelle, dangereuse ou

pas dangereuse, soyez sûrs qu'il l'a trouvée dans son journal, qu'il en cause à l'atelier, car tous les ouvriers lisent les journaux. Il faut donc dire que la première chose à faire c'est d'enseigner, selon le commandement de Jésus-Christ : *Allez et enseignez*. Ainsi a été formulée la méthode parfaite de la réforme sociale du paganisme, c'est encore la méthode parfaite de la réforme sociale de la chrétienté, du christianisme abusé par l'erreur. Si nous n'enseignons pas les ouvriers, ils seront dans l'erreur qui les conduit au désordre, car le désordre c'est l'erreur de l'esprit. Vous avez lu le discours de Henry à la Cour d'assises ; ce discours est saisissant, il est un modèle parfait de l'erreur de l'esprit ; cette erreur de l'esprit fait de nos ouvriers égarés des hommes absolument capables de tous les crimes et des hommes sincères dans leurs idées. Et la preuve, c'est que tous les anarchistes convertis sont des saints ! c'est ce qui m'a frappé souvent dans mes voyages. Entre un saint et un scélérat, il y a la différence d'une pelure d'oignon ! La pelure d'oignon, c'est le *Cercle d'études sociales*. A Reims, nous avons vu un homme arrêté autrefois par la police comme anarchiste, et qui, converti, est devenu un véritable saint... ; convertis, ce sont des hommes admirables ! Il faut donc en conclure que, parmi les scélérats, il y en a qui sont de bonne foi, parce qu'ils n'ont jamais connu la vérité, et je pense avec douleur qu'on ne peut dire aujourd'hui comme au temps de Notre-Seigneur : *Pauperes evangelizantur*, car le peuple n'a pas la vérité sur les questions sociales, et, si on ne la lui donne pas, il ne l'aura jamais !

Il y a quelque temps, on me disait, dans une réunion, qu'on ne s'occupait pas de la question du divorce « *parce que cela ne regarde pas les ouvriers* » ; mais tous les jours ils sont appelés à commettre ce crime, et vous ne voulez pas vous en occuper ? L'autre jour, au *Cercle d'études* fondé à Lunéville, un ouvrier s'est levé et a dit : « C'est une loi d'État, nous n'y pouvons rien ! » L'État, c'est tout pour eux. C'est presque le retour au paganisme : l'adoration du Dieu-État. Tout est à refaire, eh bien ! il faut refaire tout cela ! Il faut surtout s'appliquer à

l'éducation des ouvriers, mais cette éducation ne peut se faire que si l'on fonde des Comités, des *Cercles d'études*. A Reims, nous avons six de ces cercles, et dans chacun d'eux, nous comptons de vingt à trente présents. On peut discuter, on peut s'expliquer, et un prêtre assiste à chaque réunion. Vous pourrez lire, Messieurs, le compte rendu du Congrès de Reims de cette année, vous verrez les progrès que ces gens ont faits depuis l'an dernier ; vous trouverez là toutes sortes de choses, des idées saines, légitimes, les droits des patrons respectés, revendiqués.

Nous avons eu au Congrès de Reims une séance très discutée au sujet du *salaire*, de la *saisie-arrêt*. Il y avait une Commission qui disait que la *saisie-arrêt* ne devrait pas atteindre le salaire ; des ouvriers sont venus dire : « Nous voulons qu'une partie du salaire puisse être saisie. » Et l'Assemblée s'est divisée en deux camps acharnés qui voulaient arriver à deux solutions différentes. On a discuté très serré, et vraiment une telle question méritait d'être portée devant les ouvriers ; ils sont si souvent exposés à commettre des injustices flagrantes vis-à-vis de leurs patrons ! En fin de compte, la discussion a été très fructueuse.

Dans dix ans, tous nos ouvriers seront socialistes ou catholiques. Si, en attendant, vous pouvez en sauver dix pour cent, ce sera toujours dix pour cent de sauvés. C'est œuvre à tenter, nous devons taper dans le tas, et taper fort ; nous devons enlever tout ce que nous pouvons au socialisme par le moyen des *Cercles d'études* ; tous ces groupements sont bons, sains et utiles.

M. Gustave Théry. — Il faudrait préciser ce qu'on doit entendre par *Cercles d'études sociales*. Si l'on met simplement les ouvriers en présence les uns des autres, en leur disant : *Discutez les questions sociales* ; on peut arriver à des discussions très dangereuses. Si, au contraire, on entend par *Cercles d'études sociales* des réunions où les ouvriers soient enseignés, préparés par quelqu'un qui ait les idées, les connaissances, l'expérience suffisantes, rien de plus utile. Mais il n'est

pas dit qu'un enseignement de ce genre doive se donner sous forme de conférence, à des gens qui écoutent et ne disent rien ; il faut inviter les gens qu'on enseigne à discuter eux-mêmes, tout en veillant à ce qu'il y ait là quelqu'un qui puisse donner la note juste et empêcher qu'on ne tombe dans l'erreur (*Applaudissements*).

M. Harmel. — Mais c'est ce qui se fait partout.

M. le chanoine Fichaux. — Est-ce que les ouvriers sont indistinctement aptes à être enseignés sur ces délicates questions ? Il y a certains esprits qui ne comprendront et ne retiendront que ce qu'ils voudront de ces Conférences.

M. Harmel. — On ne fait pas de Conférences à proprement parler, on laisse dire ; l'ouvrier émet librement toutes les erreurs qu'il pense ; quand il a fini, on les lui redresse par le raisonnement : c'est là la façon d'enseigner.

M. Théry. — Et c'est certes la meilleure.

M. Harmel. — C'est la manière socratique (*Rires*).

M. Fichaux. — C'est très bien ; mais reste encore une question délicate : faut-il transporter devant ces auditoires d'ouvriers les questions contestées entre théologiens ?

M. Harmel. — Nous parlons seulement des questions controversées dans les ateliers.

M. Fichaux. — Alors, provoquera-t-on une libre discussion sur le salaire ? c'est une question bien délicate à traiter pour les ouvriers.

M. Harmel. — Lisez le compte rendu du Congrès de Reims ; vous y verrez que ces questions y ont été traitées et les solutions données avec sagesse.

M. Fichaux. — Effectivement, mais on n'est pas entré dans des discussions précisément irritantes ; je demanderais volontiers qu'on laissât toujours les conférences ouvrières en dehors de ces questions irritantes.

M. Harmel. — C'est surtout une question d'adresse, cela dépend de celui qui dirige la discussion ; on a parlé ce matin du prêtre dans

l'usine, et l'on disait fort bien que, pour réussir, il lui fallait beaucoup de tact ; ici c'est la même chose, tout dépend de la manière de faire ; malheureusement, lorsqu'il s'agit d'un homme maladroit, la meilleure chose qu'il fera sera toujours une maladresse.

M. Cardon. — Comment former des Comités d'études sociales parmi les ouvriers ?

M. Harmel. — Nous procédons toujours par groupements autour d'un noyau constitué ; quand nous formons un *Cercle d'études*, nous avons déjà d'avance cinq ou six ouvriers sur lesquels nous pouvons compter d'une manière absolue.

M. Fichaux. — Quelle est la garantie morale ? Voilà quelqu'un qui veut faire un *Cercle d'études*, il en prend les éléments dans l'atelier, mais doit-il consulter le patron et lui demander des renseignements ?

M. Harmel. — C'est une question d'appréciation et de tact ; quand vous avez des ouvriers qui ont l'esprit bien dirigé, vous pouvez former un *Cercle d'études* avec eux, ne fussent-ils que quelques-uns. L'important dans une association, c'est que la direction soit fixée dans le bien, alors on peut y admettre tout le monde. Chez nous, nous avons un ami de Mathieu l'anarchiste, qui a été converti dans un *Cercle d'études*. Nous avons des hommes sûrs, un prêtre sûr, bon pour les ouvriers et pas trop rigide à leur endroit. Avec ces hommes, ce prêtre, et le bon esprit qui domine, on peut laisser entrer tout le monde. Les ouvriers viennent volontiers, on les laisse parler, on les écoute, on leur répond, on les instruit, ils sont heureux de pouvoir dire librement tout ce qu'ils pensent. Nous ne faisons jamais nos *Cercles d'études* dans les Cercles catholiques, car certains ouvriers ne voudraient pas y entrer.

On travaille et c'est tout. Nous avons là l'élite des ouvriers et aujourd'hui, je remarque que les ouvriers, depuis la création de ces *Cercles d'études*, éprouvent le besoin de savoir ; il y a un mouvement de curiosité intellectuelle qui n'a jamais existé auparavant. C'est ainsi que vous aurez l'élite des ouvriers, peut-être n'en aurez-vous que

vingt sur huit cents, au début, mais ces vingt gagneront les autres. Les socialistes ne font pas autrement : à Saint-Quentin, il y a quatorze écoles où se font des réunions d'hommes ; je sais que dans ces écoles on faisait faire des résumés d'un livre absurde de Karl Marx et qu'on envoyait ces résumés à Paris tous les quinze jours. Voilà des hommes dont on forge l'intelligence pour le mal ; ils ne comprennent pas bien ces idées qu'on leur inculque, mais ils y sont très attachés. Le monde se contamine par les idées et non par l'intérêt et les passions ; c'est par les idées qu'il se conduit. Le socialisme a donné deux idées justes : l'idée de justice et l'idée de solidarité. La justice est outragée partout, disent-ils ; désorganisons la société actuelle afin d'y mettre la justice. Il faut que la justice existe partout et que chacun ait l'exercice de tous ses droits. Oui, mais avec ces droits, il y a aussi les devoirs. L'ouvrier doit pouvoir élever ses enfants selon la loi de Dieu ; mais est-ce qu'il peut le faire partout ? Le premier devoir de l'ouvrier, c'est l'accomplissement de ses devoirs religieux ; est-ce qu'il peut les remplir, quand nous voyons des malheureux mis à la porte de l'usine ou de l'atelier pour avoir assisté à une procession ? L'injustice est permanente, eh bien ! le socialisme a dit : *Démolissons, nous rétablirons la justice !*

La solidarité... cela veut dire que nous nous reconnaissons responsables des fautes de nos frères, comme Jésus-Christ l'a été.

La solidarité... cela signifie qu'on est responsable du malheur de son prochain. Les socialistes ont dit cela, et ils ont entraîné les foules avec eux. Et nous, Messieurs, qui n'avons pas seulement le mot, comme les socialistes, mais qui avons l'idée, nous ne nous en servirions pas !

Ah ! Messieurs, si nous le voulions, nous entraînerions les ouvriers, comme les socialistes, et davantage encore ; vous connaissez leurs douleurs et vous y compatissez, mais vous devez savoir que ces douleurs sont plus grandes dans l'esprit que dans le corps, les questions de salaire sont les moindres. J'ai entendu cette parole sortir de

la bouche d'un ouvrier : *Nous voulons bien avoir faim, mais nous ne voulons pas qu'on nous manque de respect.*

Voilà bien le fond de la question sociale ; si nous nous occupions davantage d'entraîner les ouvriers par l'idée, nous aurions une irrésistible puissance (*Applaudissements*).

.....

*
**

SÉANCE DU SOIR

La séance est ouverte à deux heures et demie.

M. Léon Harmel. — Je demande la parole pour exprimer quelques idées sur les rapports qu'on nous lit pendant les repas, mais auxquels nous ne pouvons rien répondre ; on nous fait entendre des discours sur lesquels il y aurait toutes sortes de choses à dire. On a parlé de l'École de Liège, à la tête de laquelle se trouve M^{gr} Doutreloux ; puis, on a mentionné des conférences aux ouvriers, dans lesquelles on leur avait parlé du Siam ; or, nous prétendons qu'il y a au moins deux cents questions que l'on pourrait traiter devant les ouvriers, et qui seraient beaucoup plus intéressantes : sur les métiers, l'hygiène, etc. Alors, je demande si le Congrès se compose de ce qu'on a lu à table aussi bien que de ce qui se dit ici, et si ce qui est lu à table est compris dans le Congrès, car j'aurais besoin d'en parler.

Le R. P. Doyotte. — Les patrons du Nord ont toujours, dans leurs réunions, beaucoup de questions à étudier et très peu de temps pour les élucider ; aussi ces Messieurs demandent chaque fois un résumé du mouvement des idées et du mouvement des œuvres, et ce résumé, jusqu'à présent, a été lu au réfectoire ; d'ailleurs, il a toujours été convenu que l'on écouterait en séance les observations qui pourraient être présentées à ce sujet.

M. Harmel. — En ce cas, je demande au Président la permission de présenter quelques observations.

Dans la lecture faite aujourd'hui¹, on a attaqué M^{gr} de Liège.

M. le chanoine Fichaux. — Pardon, M. Harmel, il n'est venu à la pensée de personne d'attaquer M^{gr} Doutreloux.

1. C'est au repas de la veille qu'avait été faite la lecture dont il s'agit ici.

M. Harmel. — Alors, c'est l'abbé Pottier. Or, tout le monde sait que M^{gr} de Liège et l'abbé Pottier, c'est deux têtes sous le même bonnet et je ne m'arrête pas à les défendre ; ils sont couverts par le Pape. Vous connaissez cette brochure admirable : *Lettre pastorale de M^{gr} Doutreloux, évêque de Liège*, qui a été approuvée par le Pape ; cela me dispense d'insister davantage.

Je veux parler à présent du sujet principal de la lecture d'aujourd'hui : *Causeries aux ouvriers*. Les catholiques n'ont pas sur les ouvriers toute l'influence qu'ils devraient avoir, parce qu'ils ne paraissent pas s'occuper assez de leurs intérêts. Aller parler aux ouvriers du Siam, ou d'autres sujets du même genre, cela leur est équivalant et ils ont raison. Au point de vue de l'hygiène, par exemple, il y a des choses bien plus intéressantes à leur dire ; l'ouvrier se nourrit contre tout sens commun ; il faut le lui faire comprendre. Quant aux questions irritantes, il faut, dit-on, les laisser de côté. Mais s'agit-il de questions économiques ? de questions morales ? je dis qu'il faut les aborder. Ce qu'il faut surtout, c'est arriver à réformer les élections ; il faut laisser le gouvernement tranquille, c'est le peuple qu'il faut gagner ; quand vous aurez le peuple, vous aurez tout : le peuple reste et les gouvernements changent. En effet, si le peuple était catholique, nous aurions des élections catholiques ; or, comment voulez-vous que vos lectures puissent ramener vos ouvriers, si vous leur parlez du Siam et si vous évitez de leur parler des questions dites irritantes ? Vous avez un intérêt considérable à instruire vos ouvriers ; il faut leur montrer ce que valent et ce que veulent tous ces beaux meneurs de grève, tous ces prétendus amis du peuple.

On m'a rapporté tout à l'heure une parole d'un ouvrier catholique de Tourcoing qui disait : « Je ne suis pas socialiste, mais il est bon qu'il y ait des gens comme cela, car sans eux on ne s'occuperait pas de nos intérêts. » Ils ont raison, car il n'y a pas plus de deux ou trois députés catholiques qui s'occupent réellement des intérêts du peuple. C'est à nous à protester et à dire : « Nous ne sommes pas la Droite,

nous sommes les amis du peuple, nous entendons que nos représentants s'occupent de ses intérêts. » Les discours des députés de Gauche sont des chants de sirènes qui conduisent les ouvriers dans d'horribles précipices ; Jules Guesde et consorts, qui font des voyages tous les dimanches, ne leur donnent que la misère et le chômage en les poussant vers l'abîme. Si le peuple ne sait pas tout cela, il les croira.

Le peuple a des intérêts vivants. Il ne faut pas parler aux ouvriers de la lune, du soleil, des étoiles ; c'est très beau, sans doute, mais c'est sans importance pour eux. Il y a tant de questions vivantes !

On parle d'argent ? de salaires ? mais c'est la dernière des choses ! car vous savez tous que le salaire est une chose extrêmement complexe : à l'Hippodrome de Lille, nous avons indiqué, en novembre dernier, les quatre parties dont se compose le salaire ; la moindre est la pièce de cent sous que l'on donne.

Voici une question vitale : il faut que les catholiques se montrent affectueux pour les ouvriers, qu'ils s'occupent d'eux tant au point de vue moral qu'au point de vue matériel ; si vous agissez ainsi, le peuple vous appartiendra. Ce n'est pas en lui faisant des conférences sur la Chine et le Japon que vous aurez le peuple.

Donc, ce qu'on nous a lu aujourd'hui est insuffisant ; c'est même une erreur ; nous ne pouvons faire que comme le Pape ; il a mis les pieds dans le plat, il a soulevé des questions irritantes, et il les a données à l'univers entier, non pas seulement à quelques-uns, mais à tout le monde, comme Jésus-Christ qui a livré les questions irritantes au peuple, qui a parlé du riche devant le pauvre. C'est ainsi qu'il faut que nous fassions nous-mêmes : n'ayons pas peur des questions irritantes ; montrons au peuple que nous voulons son bien moral et matériel, le bien des familles ; montrons aux ouvriers que nous voulons ressusciter dans la famille cette image du paradis terrestre que Dieu a voulu conserver, malgré nos fautes et nos malheurs, dans le foyer chrétien ; montrons leur que nous voulons arriver, par l'épargne et

par les sociétés coopératives, à leur donner l'aisance qui leur est nécessaire. C'est ainsi que nous trouverons le peuple disposé à nous entendre ; rapprochons-le de Jésus-Christ ; quand nous parlons aux ouvriers, parlons-leur de leurs intérêts ; je pourrais facilement vous donner des sujets de deux cents conférences à faire uniquement sur les intérêts des ouvriers.

Je conclus en disant : il faut suivre le Pape, nous ne pourrons rien faire de mieux ; il faut aussi que nous mettions les pieds dans le plat ; il nous faut parler des choses les plus dangereuses, et en parler bien, pour arriver à leur donner une solution.

M. le chanoine Fichaux. — Je ferai remarquer à M. Harmel que le Pape a le droit de soulever telles questions que bon lui semble, mais nous, nous n'avons pas ce droit-là. Vous dites que le Pape a soulevé des questions irritantes. Je répète que le Pape en a le droit, mais certes je reprocherais à ces Messieurs de prendre ce programme à la lettre.

M. Harmel. — Qu'est-ce donc que les questions irritantes ?

M. Fichaux. — Ce sont des questions qui divisent.

M. Harmel. — La question de salaire, par exemple ? Elle n'est pas dangereuse ; c'est en discutant ces questions-là que vous aurez la confiance des ouvriers ; du reste, ils lisent les journaux, ils savent ce qui se fait et ce qui se dit partout. La vérité n'est pas enchaînée, il faut la montrer au grand jour.

Le R. P. Doyotte. — Je suis surpris d'avoir à défendre les lectures du réfectoire et, pour appuyer ce que je vais dire, j'en appelle à l'attention soutenue pendant tous les repas et à la bonne mémoire de tous ceux qui ont entendu ces lectures : je proteste qu'il y ait eu un seul mot prononcé jamais comme lecture au réfectoire, soit en ce jour, soit dans les jours précédents, qui puisse être directement ou indirectement interprété comme une critique à l'adresse de M^{gr} Doutreloux, évêque de Liège, et je demande à M. Harmel de nous faire l'honneur de retirer la parole qu'il a dite tout à l'heure, parce qu'elle n'est pas

selon la vérité. Il n'a pas été question de M^{gr} de Liège ; on a cité le texte d'un journal socialiste et on l'a simplement cité...

M. Gand. — Ce journal n'est pas socialiste, il est progressiste, comme l'est à Lille le « *Progrès du Nord* ».

Le R. P. Doyotte. — On a simplement cité cet article sans en endosser la responsabilité. J'insiste donc, et je demande à M. Léon Harmel de nous faire l'honneur et d'accomplir le devoir de retirer cette parole qui n'est pas vraie. Ensuite, il a été dit également — ici, Messieurs, je suis obligé de prendre votre défense — qu'il n'y avait en France que deux ou trois hommes s'occupant des questions sociales d'une façon pratique.

M. Harmel. — J'ai parlé des députés.

Le R. P. Doyotte. — Alors je n'insiste pas... Il y a autre chose qui me touche au cœur : nous sommes ici une Assemblée de prêtres et de catholiques militants qui, dans ce diocèse de Cambrai, ont toujours donné leur temps et leur argent pour la cause du Saint Siège, et font adhésion à toutes les doctrines qui viennent de Rome,[?] on a élevé contre elle une accusation qui jusqu'ici n'avait pas osé se montrer au grand jour : on a insinué que nous n'étions pas d'accord avec le Pape. Si l'écho qui nous en est apporté ici devait être vrai, j'en appellerai à vous, Monseigneur ; si nous avons ici des enseignements, une direction, qui soient en dehors de la direction pontificale, Monseigneur, je vous demande de faire acte d'autorité et de dissoudre l'Assemblée des patrons du Nord ! (*Applaudissements vifs et prolongés.*)

Messieurs, en envoyant hier, de la part de M^{gr} l'Archevêque et de la vôtre, un télégramme au Souverain Pontife, nous étions sincères ; nous ne le serions pas si nous trahissions dans notre conduite l'expression que nous y avons mise, de notre foi et de notre dévouement aux enseignements et à la cause de Rome ainsi qu'à la cause des ouvriers ! Je suis donc fort surpris d'entendre depuis quelque temps mettre en accusation les hommes du Nord qui veulent bien s'occuper de leurs ouvriers. Chose étrange, comme je le disais hier en ouvrant

vosre Congrès, chose étrange vraiment, qu'on laisse dans un égoïste repos la grande multitude des patrons de cette région qui, pour des raisons que je n'ai pas à juger, ne font rien pour leurs ouvriers, et que l'on ait toujours pour point de mire cette poignée d'hommes, peu nombreuse mais vaillante, qui s'occupe ici d'une façon pratique des questions ouvrières.

Enfin, M. Harmel, j'accepte vos dernières paroles : vous avez dit que vous aviez deux cents sujets de Conférences à donner aux ouvriers ; vous nous ferez plaisir à tous en général, et à moi en particulier, si vous voulez bien nous les communiquer (*Vifs applaudissements*).

M. Léon Harmel. — Le Révérend Père ne répond pas à ce que j'ai dit : j'ai dit que l'École de Liège était avec le Pape ; rétablissons les faits, il s'agit de faits brutaux.

M. le chanoine Fichaux. — Comme ancien dans l'œuvre des patrons du Nord, je vous demanderai si jamais vous avez trouvé en nous une parole ou un acte qui soit en opposition avec le Saint Père, de le dire carrément, expressément ! (*Applaudissements*.)

Personne ne demandant plus la parole sur l'incident, le **R. P. Doyotte** donne lecture de plusieurs vœux, comme sanction aux délibérations antérieures.

.....

On peut constater que dans les paroles de M. Léon Harmel, il n'y a pas eu la moindre attaque contre les patrons réunis à Mouveaux.